

INFO COM

licence  
master  
doctorat

BENOÎT GREVISSE

# Écritures journalistiques

STRATÉGIES RÉDACTIONNELLES,  
MULTIMÉDIA ET JOURNALISME NARRATIF

2<sup>e</sup> édition



de boeck





# Écritures journalistiques

**STRATÉGIES RÉDACTIONNELLES,  
MULTIMÉDIA ET JOURNALISME NARRATIF**

**2<sup>e</sup> édition**

constitue la bibliothèque de référence de l'étudiant des 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> cycles en information-communication. La collection porte les labels **EJL** (École de journalisme de Louvain) – **ORM** (Observatoire du récit médiatique), gages de sa proximité avec son public étudiant et de sa renommée internationale, et offre à l'étudiant des manuels de qualité, au contenu aussi complet que concis. Dans cette perspective, un appareil pédagogique structure chaque ouvrage.

Ses directeurs, **Benoît Grevisse** et **Marc Lits**, sont tous deux **professeurs à l'École de journalisme de Louvain (UCL, Belgique) et membres actifs de l'Observatoire du récit médiatique (UCL)**. Ils sont **entourés d'un comité scientifique international**, garantie supplémentaire de la qualité de la collection et de ses proximités avec les programmes des différentes écoles de journalisme et de communication.



## COMITÉ SCIENTIFIQUE

**BELGIQUE** : **Jan Baetens** (KUL), **Daniel Biltreyest** (Université de Gand)  
**FRANCE** : **Jean-Marie Charon** (Ingénieur d'études CNRS, EHESS), **Daniel Deloit** (École supérieure de journalisme de Lille), **Yves Jeanneret** (Université d'Avignon), **Guy Lochard** (Université Paris 3), **Jacques Noyer** (Université Lille 3), **Bruno Ollivier** (Université des Antilles et de la Guyane), **Michael Palmer** (Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3), **Rémy Rieffel** (Paris 2 IFP), **Denis Ruellan** (Rennes 1 - IUT Lannion), **Jacky Simonin** (Université de La Réunion), **Jean-Claude Soulages** (Université Lyon 2), **Jacques Walter** (Université de Metz), **Yves Winkin** (École Normale Supérieure Lyon)  
**ROUMANIE** : **Mihai Coman** (Université de Bucarest)  
**SUISSE** : **Annik Dubied** (Université de Genève)  
**CANADA** : **Serge Proulx** (Université du Québec à Montréal), **Thierry Watine** (Université Laval)  
**CHILI** : **Bernardo Amigo Latorre** (Universidad de Chile)  
**BURKINA FASO** : **Serge-Théophile Balima** (Université de Ouagadougou)  
**R. D. CONGO** : **François Budimbani** (Facultés catholiques de Kinshasa)



## TITRES PARUS

- Degand A. et Grevisse B., *Journalisme en ligne*
- Derèze G., *Méthodes empiriques de recherche en communication*
- Grevisse B., *Écritures journalistiques*
- Grevisse B., *Déontologie du journalisme*
- Jaspers J.-J., *Journalisme de télévision*
- Koutroubas Th. et Lits M., *Communication politique et lobbying*
- Lallemand A., *Journalisme narratif en pratique*
- Lits M., *Du récit au récit médiatique*
- Marthoz J.-P., *Journalisme international*. 2<sup>e</sup> édition
- Marthoz J.-P., *Couvrir les migrations*
- Pasquier M., *Communication publique*
- Sepulchre S., *Décoder les séries télévisées*
- Verhaegen P., *Signe et communication*

## À PARAÎTRE

- Derèze G. et Diana J.-Fr., *Journalisme sportif*
- Reyniers A., *Communication interculturelle*

**INFO & COM**

licence  
master  
doctorat

**BENOÎT GREVISSE**

# Écritures journalistiques

**STRATÉGIES RÉDACTIONNELLES,  
MULTIMÉDIA ET JOURNALISME NARRATIF**

**2<sup>e</sup> édition**



**de boeck**

Pour toute information sur notre fonds et les nouveautés dans votre domaine de spécialisation, consultez notre site web : [www.deboeck.com](http://www.deboeck.com)

Couverture et maquette intérieure : cerise.be  
Mise en page : Nord Compo

---

© De Boeck Supérieur s.a., 2014  
Fond Jean Pâques, 4 – 1348 Louvain-la-Neuve

2<sup>e</sup> édition

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Imprimé en Belgique

Dépôt légal :  
Bibliothèque nationale, Paris : octobre 2014  
Bibliothèque royale de Belgique, Bruxelles : 2014/0074/106

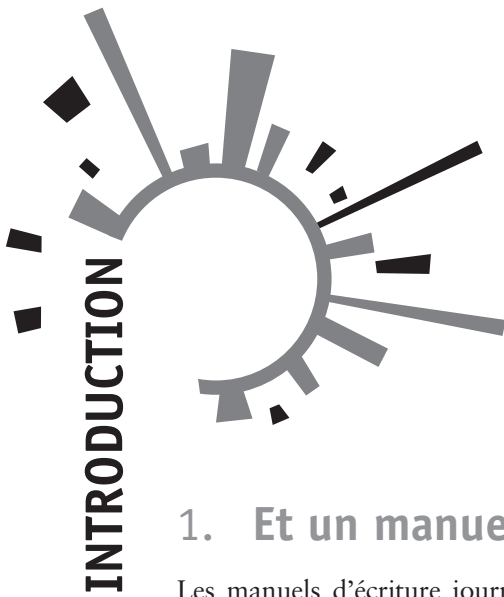
ISSN 2030-8906  
ISBN 978-2-8041-8533-6

Ce manuel d'écriture journalistique est le fruit d'un long travail, d'enseignement universitaire et d'accompagnement de rédactions. Il est donc redevable aux étudiants qui ont suivi, alimenté et discuté les cours de l'École de Journalisme de Louvain. De même, la logique pédagogique qui traverse cet ouvrage est le résultat d'un travail d'équipe, mené durant de nombreuses années par un groupe évolutif d'enseignants, universitaires et journalistes professionnels. Cette recherche constante d'amélioration de la pratique journalistique par l'enseignement s'est également nourrie de nombreuses interventions, au-delà de l'université. Audits, élaborations de stratégies rédactionnelles, formations et accompagnements au sein de rédactions professionnelles ont souvent remis en perspective les principes en les confrontant aux diverses réalités. Ces étudiants, enseignants et journalistes professionnels ont donc, à leur manière, coécrit ce livre. Qu'ils soient remerciés d'avoir participé à ces écritures journalistiques, dont ils savent qu'elles sont toujours une "activité coopérative".

*Écritures journalistiques* en est à sa seconde édition. Celle-ci se clôture à un moment où les professionnels, comme les observateurs du journalisme, actent une série de constats après une décennie de solides bourrasques. Le basculement Internet s'est produit pour la plupart des rédactions. Certains fantasmes se sont évanouis : la grande agora informationnelle, l'interactivité débridée, la transparence comme credo... Tout cela a été fortement relativisé au gré des réalités du marché, au fil des formations et mises à niveau technologiques des journalistes. L'écriture journalistique reste toujours en invention. Le journalisme narratif a repris vigueur au travers de toute une série de petites sœurs de la revue XXI. Mais tant par la sélection et la hiérarchisation de l'information que par la lisibilité, les principes traditionnels de l'écriture journalistique se sont plutôt trouvés une nouvelle jeunesse sur le Net. Le lecteur y souhaite trouver rapidement une information claire et précise. C'est dire que l'écriture journalistique reste plus que jamais une école de la rigueur...







## 1. Et un manuel ! Un de plus...

Les manuels d'écriture journalistique pullulent. Alors, pourquoi participer à ce bégaiement éditorial ?... Pour pouvoir, comme tout lieu de formation, ajouter à son identité symbolique ?... Bien plus qu'une carte de visite, laissée dans les rayons des librairies comme on distribue ses prospectus dans les foires commerciales, cet ouvrage entend proposer une manière de concevoir la fonction journalistique contemporaine au travers de son outil d'expression premier : l'écriture. Fondé sur le travail d'une équipe d'enseignement, celle de l'École de Journalisme de Louvain – et sur de très nombreuses expériences d'accompagnement de rédactions professionnelles – *Écritures journalistiques* est bien porteur d'une identité. Il s'agit de proposer un outil d'apprentissage pour les étudiants en journalisme, mais aussi de revendiquer une conception des démarches journalistiques autonomes, responsables et conscientes des contraintes qui pèsent sur une profession particulièrement bousculée.

L'écriture journalistique est en profonde mutation, tout comme les métiers d'information. D'un point de vue pragmatique, il est légitime d'éprouver le besoin d'une sorte de codification des usages. Les étudiants en journalisme doivent pouvoir disposer des balises permettant de maîtriser les techniques professionnelles. Il existe ainsi une abondance de manuels mettant traditionnellement l'accent sur la lisibilité, la sélection et la mise en ordre des informations, puis passant en revue les divers genres journalistiques. D'autres mettent davantage l'accent sur la correction de langue, le style ou la persuasion...

La fonction du manuel, comme le travail sur l'écriture "lisible", semblent parfois cantonner le travail d'écriture journalistique à une approche exclusivement fonctionnelle. Les répertoires des trucs et ficelles ou des bonnes pratiques sont séduisants pour les débutants. Ils ne sont pas sans risques. L'illusion de "l'écriture efficace" réduit la capacité journalistique à représenter le réel. Elle contribue à la reproduction d'un monde établi, bien plus qu'à son dévoilement.

La remise en cause de ces principes, parfois doctrinaux, est régulière. Dans les années 1960 et 1970 déjà, un mouvement de contestation avait mis

à l'honneur les techniques d'écriture littéraire en journalisme. En 1973, Tom Wolfe publiait un recueil d'articles intitulé *The New Journalism*. À ses côtés, Truman Capote, Hunter S. Thompson et Norman Mailer, notamment, y incarnaient ce style, surtout accueilli et publié par quelques magazines de l'époque tels que *The New Yorker* ou *Esquire Magazine*. Ce courant refait surface aujourd'hui sous une nouvelle étiquette, celle du journalisme narratif, particulièrement promu par la Fondation Nieman pour le Journalisme de l'Université d'Harvard. Ce journalisme narratif, ou *storytelling*, probablement en partie fécondé par les interrogations intellectuelles sur les puissances du récit médiatique en nos sociétés, entend s'échapper du corset d'une écriture fonctionnaliste.

Sans se précipiter sur la dernière vague venue des États-Unis, c'est dans cette perspective de mise en critique des pratiques d'écriture que ce manuel entend proposer le parcours des techniques, en suggérant leur maîtrise critique fondamentale pour fonder de nouvelles pratiques créatives. En cela, il est aussi porteur de l'identité du lieu où il a été conçu. L'École de Journalisme de Louvain est un lieu d'enseignement. Elle s'alimente et se confronte à la réflexion critique de l'Observatoire de Recherche sur les Médias et le journalisme, qui constitue sa structure de recherche, et qui s'interroge précisément sur les formes narratives médiatiques, leurs rôles sociaux et politiques, mais aussi leurs adéquations aux modèles économiques des entreprises de presse. En ce sens, cet ouvrage s'articule en apprentissage pratique, conçu en miroir d'une réflexion critique sur le sens du récit médiatique, qu'on retrouvera dans « Du récit au récit médiatique », publié dans la même collection (Lits, 2008). Il est également prolongé, en ce qui concerne la pratique du journalisme narratif, par l'ouvrage qu'Alain Lallemand a consacré à ce sujet (Lallemand, 2011).

La maîtrise minimale des techniques de l'écriture journalistique est indispensable pour se faire entendre dans un concert tonitruant de communication de masse. Ce manuel propose donc le parcours critique des techniques professionnelles. S'il est plus particulièrement consacré au journalisme de presse écrite, il est conçu comme la base indispensable fixant démarches et méthodes, avant de l'adapter aux autres médias. Le prolongement en écriture multimédia fait aussi l'objet d'un chapitre particulier.

L'École de Journalisme de Louvain ne peut se satisfaire d'un modèle d'apprentissage reproductif. Il est indispensable à la survie du journalisme de trouver de nouvelles formes d'expression affranchies d'une écriture "blanche" formatée, mais aussi adaptées aux évolutions induites par les nouvelles technologies.

Le journaliste n'est plus seul à proposer de l'information. Les pouvoirs publics, les hommes politiques, les entreprises, les associations, les lobbies, les individus... Tous empruntent aujourd'hui les techniques et les formes

journalistiques pour faire passer des messages à visées très diverses, allant du meilleur au pire. Tous, à leur manière, contestent aujourd'hui aux journalistes l'exclusivité de la fonction d'information. Ils interpellent et contredisent les professionnels de l'information sur les forums interactifs ou sur leurs blogs. Le public a également pris l'habitude de varier ses modes de collecte de l'information.

Cette évolution, dont l'analyse n'est pas l'objet de ce livre, apporte une obligation de remise en cause des pratiques de l'écriture journalistique. Elle offre l'occasion d'échapper à l'écriture formatée, aux espaces d'écriture étriqués et au mythe d'une écriture "objective". La spécificité de ce manuel est donc d'ouvrir le champ habituel de l'enseignement de l'écriture journalistique en l'écrivant dans un triple regard original.

- On abordera spécifiquement les questions de stratégies rédactionnelles, aujourd'hui indispensables à la survie de la presse. Sans sacrifier l'information au marketing, on s'interrogera sur les manières les plus pertinentes de construire un journal ou un magazine, en s'appuyant sur la diversité des genres, sur les techniques d'édition ou encore sur l'implication d'une équipe rédactionnelle dans un tel projet.
- Le multimédia transforme profondément écriture et lecture. S'appuyant sur les résultats d'études récentes, on proposera une déclinaison bimédia au service de l'information.
- Le journalisme narratif, revenu en force aux États-Unis, connaît un vrai regain d'intérêt en Europe francophone. Un chapitre spécifique lui est consacré pour permettre de dépasser le discours simpliste qui l'accompagne parfois. Au regard de grands cadres narratologiques, cet héritier du journalisme littéraire permettra de tracer quelques pistes concrètes d'invention d'un journalisme contemporain, ne confondant pas réel et fiction et tenant compte de la place que le lecteur a acquise ces dernières décennies.

C'est donc dans un contexte d'inscription politique, dans l'ambition de porter un regard journalistique sur le monde, que cet ouvrage entend revisiter des sentiers connus, mais aussi parcourir des chemins de traverse, ouvrir des pistes encore vierges. S'il réussit à emmener son lecteur, étudiant en journalisme, professionnel confirmé ou simple curieux des formes d'expression, à cette réflexion, il pourra effectivement se réjouir d'avoir échappé au modèle du livre de recettes. Il pourra peut-être aussi éviter le reproche d'avoir fait grossir inutilement les rayons de librairies d'un manuel d'écriture journalistique... de plus.

*« Publiciste, ce nom jadis attribué aux grands écrivains comme Grotius, Puffendorf, Bodin, Montesquieu, Blakstone, Bentham, Mably, Savary, Smith, Rousseau, est devenu celui de tous les écrivassiers qui font de la politique. » (Balzac, 1843 : 133).*

## 2. Ni Google News, ni Lamartine...

L'écriture journalistique existe-t-elle ?... Apparemment naïve, cette question met en lumière une ambiguïté, qu'il faut interroger avant même de penser à écrire le premier mot de son tout premier article.

Les manuels d'écriture journalistique sont un des petits plaisirs des universitaires, qui se pourlèchent les babines à l'idée d'en pourfendre les prétentions normatives. Pour les spécialistes de la narratologie classique (notamment Adam, 1997 :11-35), il est aisé de démontrer à quel point les genres journalistiques sont poreux, flous et, pour tout dire, bien peu scientifiques. Pour les sociologues d'inspiration critique, il est tout aussi réjouissant de dénoncer une mise en ordre du monde reproductive, formatée et sérialisée par des règles d'écriture mettant en sommeil le sens critique des individus. L'un et l'autre reproches sont pertinents. Après tant de mise en procès du journalisme, il est étonnant de constater à quel point certains manuels, certains discours entretiennent pourtant l'illusion d'un code de l'écriture journalistique, en dehors des clous duquel il n'y aurait point de salut professionnel.

Sans doute ne peut-on comprendre la persistance de ce mythe de l'écriture efficace, sans le replacer dans le contexte d'une identité professionnelle fragile, récente et toujours délicate à établir. Dans la tradition française, le journalisme s'est toujours défini dans la filiation abâtardie de la politique et de la littérature. Aujourd'hui encore, le syndrome du journaliste réfugié en cette occupation, des suites de ses déceptions en disciplines "nobles", reste très présent. On observe aussi toujours la volonté de journalistes, célèbres ou non, de redorer leur réputation par la parution d'un texte littéraire. De même que le passage "de l'autre côté de la barrière politique" demeure une tentation constante des professionnels de l'information. On ne compte plus les journalistes débauchés par des partis, parfois davantage pour leur célébrité médiatique que pour leur génie visionnaire...

Cette tradition politico-littéraire s'accompagne d'une écriture au "je", et parfois d'une glorification de l'ego. Elle trouve ses racines dans de grandes figures historiques qui, de Chateaubriand à Thiers, en passant par Camille Desmoulins, Zola, Daudet, Camus et bien d'autres... dessinent une tension entre l'homme de lettres et l'homme de pouvoir, entre l'opinion et la propagande. Cette tradition est, aujourd'hui encore, marquée par le modèle démocratique classique, qui veut que tout un chacun – en vertu du

principe de délégation de la liberté collective d'expression des opinions en une liberté de la presse, exercée quotidiennement par journalistes au nom du public – puisse exercer ce métier sans condition de formation particulière. On sait que, dans la réalité des recrutements rédactionnels, ce beau principe se heurte aujourd'hui à des exigences techniques et intellectuelles de plus en plus spécifiques. Mais, dans la culture francophone, la période de l'après-guerre a encore vu des générations complètes d'autodidactes, parfois lettrés, parfois dilettantes, souvent engagés politiquement, peupler les rédactions. En un laps de temps relativement court, cette génération a laissé place à des journalistes formés en Écoles ou à l'Université, avec les avantages de la professionnalisation et les risques de formatage que l'on sait.

Cette population a largement intégré les apports d'un journalisme standardisé, y compris dans ses méthodes. Mais la professionnalisation conserve les traces de l'affrontement entre l'apport anglo-saxon, et notamment ses démarches de reportage, et l'approche politico-littéraire francophone. On verra qu'il ne faut pas se fier à cette dichotomie simpliste entre culture américaine et européenne, particulièrement lorsqu'il s'agit d'interpréter les pratiques actuelles.

Comme l'explique Bernard Voyenne (Voyenne, 1985 : 156), à l'aube du xx<sup>e</sup> siècle, le glissement de connotation du mot "reporter" va marquer une révolution. Alors qu'il désignait « la plus humble catégorie des gens de presse », il va devenir un des termes « des plus prestigieux et des plus enviés ». Derrière les catégories de rubriques qui se dessinaient ainsi, se profilaient également des lieux de pouvoir symbolique : les éditorialistes, les polémistes, les critiques et les chroniqueurs conservaient l'héritage littéraire et politique. Les reporters, surtout lorsqu'ils peuvent prétendre au titre de "grands", se parent de l'aura des aventuriers et des correspondants de guerre, sans dédaigner le goût des lettres incarné par Jules Huret, Albert Londres ou Kessel.

Et si les rubriques se dessinent, les techniques d'écriture se déclinent. Le journalisme moderne, issu de l'industrialisation, aura surtout apporté une méthode, celle du rapport au réel... Et avec elle, toutes les illusions de l'objectivité. C'est ce que Florence Aubenas et Miguel Benasayag appellent la religion des faits. « La presse anglo-saxonne l'a baptisée la "loi des W" : Why ? Where ? When ? Who ? En France, les manuels disent plus simplement qu'un article de presse doit répondre dès ses premières lignes à quelques questions cardinales : Où ? Quand ? Qui ? Pourquoi ? » (Aubenas, Benasayag, 1999 : 47).

Le crible de cette grille journalistique des W, apte à faire passer efficacement les dépêches télégraphiques, a montré ses évidentes limites. Il n'a su empêcher les dérapages médiatiques de la Guerre du Golfe ou de Timisoara. Il

a conforté les “bidonnages” d’un Jayson Blair au *New York Times* ou d’un Stephen Glass au *New Republic*. Il n’a pas empêché, non plus, des titres de référence de propager la rumeur de viols au sein du Superdome, lors de la catastrophe provoquée en 2005 par l’ouragan Katrina. En déterminant une méthode d’écriture censée rendre compte objectivement du réel, on a aussi indiqué comment on pouvait aisément mimer une démarche objective, jusqu’à rendre possible le travestissement du faux en vrai, tant la forme journalistique peut se gonfler d’un orgueil performatif. La seule énonciation des traits de l’objectivité suffirait à l’atteindre... Plus couramment, ce crible des W a sans doute aussi beaucoup contribué à produire une écriture formatée, uniformisante et peut-être en partie responsable du déclin de la presse écrite.

Jayson Blair a été contraint de démissionner du *New York Times*, notamment pour plagiat. En avril 2003, le *Times* avait publié en Une un article, signé par Blair, consacré à la famille d’un soldat américain tué en Irak. Blair a été convaincu de plagiat d’un article publié dans le *San Antonio Express*. Le jeune journaliste ne s’était jamais déplacé au Texas pour rencontrer cette famille. Le *New York Times* a découvert par la suite que Jayson Blair avait “bidonné” plusieurs dizaines d’articles lors de sa courte carrière au *Times*.

Dans les années 1990, Stephen Glass, jeune journaliste du *New Republic*, avait également réussi à publier de nombreux articles partiellement ou totalement inventés.

Les W, comme d’autres principes élémentaires, continuent à dessiner une technique minimale de l’écriture journalistique. Les enjeux d’écriture ont cependant nettement évolué avec l’avènement d’Internet. Les questions de lisibilité, d’ergonomie, de découpage des textes et des récits se sont posées différemment dans le cadre de ce nouveau média. En retour, elles ont interpellé les médias traditionnels, confrontés à cette nouvelle concurrence. Au-delà de ces questions très empiriques, Internet a également obligé les journalistes à s’interroger sur l’interactivité et sur la place laissée au public, dans un modèle classiquement très unilatéral. Ces réflexions ont donné lieu à l’émergence du modèle du Public Journalism, ou Civic Journalism, particulièrement défendu par le Pew Research Center for the People and the press de Washington. Dans la pratique francophone, on a connu de nombreuses expériences de journalisme citoyen ou participatif. La crise des

banlieues françaises, à l'automne 2005, avait notamment mis en lumière la fracture entre "les quartiers" et les médias (Charon, 2007). Le *Bondy Blog*, créé par des journalistes du magazine suisse *L'Hebdo*, immergés en banlieue, a servi de porte-drapeau à ce type d'expérience nouvelle. Depuis, les initiatives de journalisme citoyen, avec ou sans professionnels, se sont multipliées. On peut citer, à titre d'exemples, *Rue89* (créé en 2007, décliné en version papier de juin 2010 à mars 2012, repris par le Nouvel Observateur en 2011), à *Agoravox* (créé en 2005), ou encore *Vudesquartiers.journalisme.com*, un site lancé par l'association Journalisme et Citoyenneté à l'occasion des municipales de mars 2008. Se réclamant du journalisme participatif, ce site associe les habitants des quartiers à des journalistes volontaires... On peut encore évoquer la migration de pratiques journalistiques traditionnelles vers le Net, tel que le site *@rrêt sur images* de Daniel Schneidermann ou *MediaPart* d'Edwy Plenel (voir webographie). Toutes ces pratiques nouvelles posent une série de questions sur l'information, sa valeur et ses modes de transmission. Cette réappropriation de l'information par les citoyens, l'expression plus libre de journalistes professionnels sur le Net que sur les médias traditionnels côtoient les ambitions journalistiques des portails tels que Yahoo ou Google qui, avec Google News, proposent une sorte de journalisme sans journaliste. Un répertoire actualisé renvoie aux sites d'information référencés... En 2014, le *Los Angeles Times* était le premier quotidien à publier une dépêche rédigée par un robot...

C'est, bien entendu, la fonction journalistique qui est ainsi obligée de se redéfinir. Cela dépasse la seule écriture. Pourtant celle-ci est bien le creuset de ces enjeux. Même faillible, relative et fragile, la méthode journalistique de recherche et de compte rendu de la vérité mérite d'être affirmée. Abandonner la rationalité au profit de la seule expression individuelle, citoyenne ou littéraire, n'est pas plus satisfaisant que de laisser un moteur de recherche tenir compte des occurrences d'une information sur le Net pour décider de sa valeur. La valeur ajoutée du journaliste semble plus que jamais irremplaçable. Pour réinventer le journalisme – formule si souvent évoquée sans qu'on ne sache jamais vraiment à quoi elle correspond concrètement – il est nécessaire de plonger les mains dans le cambouis de ses techniques de base. Il faut y prendre ce qu'elles ont de meilleur et de plus fiable. Il faut emprunter à l'écriture littéraire ce qui lui permet de faire ressentir le monde, de manière bien plus "réelle" que ne le feront jamais une dépêche ou un lead bâtis sur la règle intangible des W. Il faut revendiquer cet espace d'investissement du lecteur qui se plonge dans un roman, tout en sachant que cette vérité qu'on lui raconte n'est pas la stricte empreinte de la réalité. Cette vigilance-là est essentielle dans un monde de communication technologique et d'immédiateté.

« L'information s'est multipliée, et notre regard s'est rétréci. Prendre le temps, se décaler, redonner des couleurs au monde, de l'épaisseur aux choses, de la présence aux gens, aller voir, rendre compte : telle est la volonté de *XXI*. En France, ce journalisme s'est tari, faute d'espace : formats réduits, écriture blanche, enquêtes trop rares. Aussi, l'énergie du journalisme de terrain s'est déplacée, irriguant les livres, les écrans ou le Web. L'éclatement est passionnant, mais il n'a qu'un temps. Des merveilles se retrouvent isolées, diluées dans un océan de productions en tout genre. *XXI* rassemble auteurs et lecteurs sous une même bannière autour de mots simples, mais qui nous obligent : exigence, curiosité, exactitude, générosité » (Laurent Beccaria, Patrick de Saint-Exupéry, éditorial du premier numéro la revue *XXI*, hiver 2008).





## Les règles du jeu

1. Le contrat de confiance : multiple et transparent..... 16
2. La lisibilité : faire ses gammes..... 18

La communication journalistique est très particulière. Elle suppose que le journaliste écrive au nom du public et pour lui. Ce contrat de lecture entraîne des droits. Mais parmi les devoirs du journaliste, il y a l'obligation de toucher son public et de s'en faire comprendre. Les techniques d'accroche permettent d'intéresser le lecteur à l'information. Celles qui sont issues des études de lisibilité visent à rendre son texte compréhensible. Une première étape difficile à franchir lorsqu'on a pris les habitudes d'une écriture académique...

« – La respiration est capitale pour bien écrire. On écrit comme on respire et ce qui n'est pas baroque est du journalisme. Vous comprenez ?

– Non.

– Il faut respirer largement. Pour que le cerveau ne se mette pas en marche syntactiquement fatigué et ne pose pas son sujet tout de suite et ne boucle pas sa phrase tout de suite. Vous comprenez ?

– Maintenant, oui. » (Montalbán, 1993 : 44)

# 1. Le contrat de confiance : multiple et transparent

Une chaîne de magasins bien connue le serine depuis la nuit des temps publicitaires, tout est affaire de « contrat de confiance » ! On peut presque tout faire en journalisme, pour autant qu'on ne trompe pas son public. Mais il faut afficher ses pratiques.

Il n'est pas que les genres informatifs, pour lesquels la notion de recherche de la vérité est primordiale. Il est aussi toute une série de genres plus subjectifs, pour lesquels on pourra créer, juger, râler, admirer, éreinter... Le tout sera de savoir, et de faire savoir, à quoi l'on joue. La seule limite fondamentale, la pierre de touche, est sans doute inscrite dans le titre du guide d'écriture journalistique d'un ancien directeur de l'École de Journalisme de Lille : « Écrire pour son lecteur » (Hervouet, 1979). Lorsque Loïc Hervouet utilisait cette expression, il entendait faire comprendre qu'écrire en journalisme, ce n'est surtout pas chercher à se faire plaisir à soi-même en écrivant long et pompeux, en un mot : illisible !

« Messieurs, soyez emmerdants ! La consigne de l'austère directeur du *Temps* n'est plus de mise aujourd'hui, même pour l'héritier naturel *Le Monde*. Soumis à d'innombrables sollicitations de lecture, son temps disponible largement entamé par l'audiovisuel, l'homme moderne n'accepte plus de s'emm... Il a raison. La mortification n'a pas engendré que de beaux esprits.

Qu'on le regrette ou non, c'est un fait : l'appétit de lecture n'est plus ce qu'il était. La demande d'informations, et d'informations utiles et précises, reste grande. L'abondance et la diversité des supports dans les kiosques en témoignent. Mais l'exigence du public se fait pressante sur la présentation de l'information : il s'agit d'informer, d'informer bien, mais surtout d'informer vite. » (Hervouet, 1979 : 9)

Le propos date un peu, mais reste pertinent. Depuis, le grand kiosque virtuel s'est invité au débat. Le cycle de production et de consommation de l'information s'est encore raccourci, au point de faire craindre à une culture autiste de l'immédiateté. Il reste que les exigences de la lisibilité demeurent, pour que l'information se fasse seulement entendre dans la grande cacophonie médiatique. Mais on peut aussi donner un autre sens à cette exigence « d'écrire pour son lecteur ». Deux métaphores la précisent.

On peut résumer le positionnement de la pratique journalistique en constatant que le journaliste est à la fois “multiple” et “transparent”. En se référant au fondement de la liberté de la presse, puisée à la liberté collective d'expression des opinions, on constate le lien de délégation de cette liberté par le public. C'est cette force collective qui donne aux journalistes droits et devoirs. C'est parce qu'il pose ses questions au nom du public, que l'interviewer a le droit de se montrer investigateur ou dérangeant... C'est en cela qu'il est “multiple”. Ce sont ses lecteurs qui posent, par lui et avec lui, leurs questions. Mais lorsqu'il s'agit de rendre compte et de mettre en forme, le journaliste doit avoir la modestie de s'effacer et de devenir “transparent” pour le public qu'il sert. Sa personne n'a que peu d'intérêt au regard de la mission d'information. Cela ne l'empêchera pas de proposer des genres dans lesquels sa subjectivité s'affichera. Et c'est bien dans cette clarté de contrat de lecture que s'affirmera également la volonté d'écrire pour son lecteur, et non pas pour soi-même.

Dans les genres relevant davantage du compte rendu d'événement, le journaliste se fera transparent, tentant de mettre au mieux le lecteur au contact de la réalité, en évitant d'interférer par ses avis, ses opinions ou par les simples marqueurs de sa présence. Il évitera d'écrire au “je”.

Lorsque sa sensibilité personnelle sera requise pour critiquer un roman, un film, une pièce de théâtre... Lorsqu'il s'agira de partager un moment de complicité avec son lecteur en faisant part de son humeur ou en rapportant un écho... Lorsqu'on aura à étayer un point de vue dans un éditorial... Lorsqu'il faudra faire percevoir une ambiance, un personnage, un terrain... Dans tous ces exercices, la seule manière de rester dans le contrat de confiance consistera à ne pas cacher sa subjectivité, à la revendiquer et à la communiquer, au minimum par la mention du type de rubrique balisant cette convention : critique, humeur, éditorial, ambiance...

Cette scission de l'univers journalistique entre le compte rendu objectivant et les genres objectifs est évidemment une pure vue de l'esprit en de nombreux cas. Elle dessine un cadre classique, institué dans le principe anglo-saxon de la ségrégation du fait du commentaire. Mais elle ignore tout ce que les analyses de contenu, d'argumentation, d'énonciation... dévoilent, parfois avec la touchante naïveté qui consiste à croire qu'on révélerait ainsi aux journalistes que leurs textes les plus objectivants regorgent de marques de prises de position. Il ne se trouve plus grand monde dans

les rédactions pour croire encore au mythe de l'objectivité. Tout au plus sert-il, de manière très rhétorique, d'argument de défense lors de l'un ou l'autre dérapage : « Mais que croyez-vous, chère Madame ? Nous avons une déontologie. Nous faisons notre travail avec ob-jec-ti-vi-té !... » Le journaliste sait pourtant qu'il peut se frapper le front sur le clavier de son ordinateur en répétant le mantra du « facts only facts »... Jamais il ne parviendra à cette terre promise de l'objectivité. Effort permanent, horizon d'attente, mais pas science exacte ! Le journalisme est affaire d'honnêteté. On y reviendra. Longuement.

« *S'il pleut, dites qu'il pleut* » (La Bruyère).

## 2. La lisibilité : faire ses gammes

Écrire pour son lecteur, le respecter, lui communiquer l'information, c'est écrire « lisible ». Si l'écriture journalistique ne peut se confondre avec la littérature, c'est aussi qu'elle doit rencontrer un impératif d'efficacité immédiate. Elle s'inscrit dans un contrat de lecture qui n'engage qu'exceptionnellement le lecteur à l'effort. Il incombe au journaliste de transmettre l'information de manière rapide et précise. Le lecteur, l'auditeur ou le téléspectateur n'ont plus la patience et l'appétit de nos grands-parents, ou arrière-grands-parents, qui s'installaient à table pour lire leur journal consciencieusement, par le menu. Transmettre une information journalistique s'inscrit nécessairement, aujourd'hui, dans un contexte concurrentiel. Les sollicitations médiatiques sont multiples et constantes. Pour s'en convaincre, il suffit de faire le bilan de sa journée, entre radio, publicités, télévision, courriers électroniques, *newsletters* spécialisées... Dans cette marée informationnelle perpétuelle, le journaliste doit sans cesse se faire remarquer et être immédiatement utile, sans quoi son public ne manquera pas de se tourner vers une autre source.

Bien entendu, un journal n'est pas l'autre... Tout média a son public, son créneau, sa niche... On ne parcourt pas un quotidien populaire ou un titre gratuit avec les mêmes attentes, les mêmes exigences et la même patience, que lorsqu'on lit un journal de référence internationale... Une fois de plus, tout est question de contrat de lecture... Et il vaut mieux avoir établi sa stratégie rédactionnelle avant de se lancer dans l'écriture. Mais quelle que soit la catégorie dans laquelle on évolue, une arme fondamentale s'impose au journaliste : la lisibilité.

En 1923, Lively et Pressey (Lively, Pressey, 1923) proposaient la première formule de lisibilité, basée sur la fréquence des mots de vocabulaire de base. Ils donnaient ainsi naissance à une longue lignée de recherches et d'applications, que le grand public connaît aujourd'hui sous sa forme la plus cou-

rante et la plus appliquée : les correcteurs orthographiques et syntaxiques des logiciels de traitement de texte. Cette tôle ondulée de couleur, qui vient souligner les phrases jugées trop complexes, n'a d'autre fondement que ces formules mathématiques à quelques variables. Il s'agit de déterminer quelle sera la facilité moyenne avec laquelle on pourra lire une phrase, un texte. L'enjeu est essentiel. Mais il est oblitérant.

Une telle conception de l'écriture n'a pas manqué d'introduire en journalisme une approche normative de l'écriture : en dehors de la lisibilité, point de salut ! Le formatage de l'écriture journalistique par ce type d'approche a sans doute contribué à une uniformisation des productions et à un certain désintérêt pour la presse écrite. Il n'en demeure pas moins que la lisibilité est un "fondamental" que tout apprenti journaliste se doit de maîtriser, avant d'en revenir à la recherche de son propre style.

De même, on ne peut concevoir la lisibilité sans préciser que l'écriture journalistique se décline en genres, des plus "objectivants" aux plus "littéraires". Non seulement, il conviendra de choisir le genre le plus adapté à l'information que l'on veut traiter. Mais il faudra aussi garder à l'esprit la situation de communication dans laquelle on se trouve : un *agencier*, journaliste d'agence chargé de rédiger au plus vite des dépêches qui serviront de matériau de base aux journalistes de rédactions abonnées à ce service, sera toujours tenu à une lisibilité maximale. Il en va de même pour le journaliste multimédia chargé de rédiger un texte d'accroche, nécessairement bref, sur une page d'accueil de son site. Un éditorialiste, un chroniqueur pratiquant l'humeur, un critique littéraire pourront, à l'inverse, compter sur une attention plus soutenue de leur public. La lisibilité, bien que toujours pertinente pour l'évaluation générale du texte, passera au second plan, derrière le style personnel ou l'effet. Ce dosage demande de la nuance. Mais la lisibilité demeure un apprentissage de base pour tout étudiant en journalisme.

C'est que les malentendus sont fréquents au rayon des vocations journalistiques. La confusion entre ce qu'il est convenu d'appeler une "belle plume" et l'écriture journalistique contemporaine est fréquente. Bien souvent, ce que l'aspirant journaliste prend pour un talent littéraire s'apparente davantage à des styles d'écriture valorisés dans son parcours scolaire préalable. En écriture journalistique, on évitera précisément le modèle de la rédaction, comme celui de la dissertation...

## 2.1. Le couple magique : informer et accrocher

Pour bien comprendre la lisibilité, il faut tout d'abord distinguer, comme on le fait en anglais, la lisibilité matérielle d'un texte, ses aspects graphiques et typographiques (*legible*) de sa lisibilité intellectuelle, dans ses aspects cognitifs (*readability*). D'emblée, cette distinction inclut les éléments d'accroche et d'information, couple magique des techniques d'écriture journalistique.

Dans ce duo, c'est l'équilibre parfait qui est souhaité. Mais il est rare. En cas de conflit, c'est pourtant toujours l'information qui doit dominer. Le but ultime est de permettre au public de disposer d'une information et de la comprendre de la manière la plus complète et autonome possible. Les techniques d'accroche, de séduction et d'éveil d'attention se mettent au service de la fonction d'information. Cette hiérarchie classique des valeurs journalistiques est évidemment bousculée par des pratiques commerciales ou sensationnelles, qui sont basées sur l'accroche avant tout, quitte à décevoir sur le fond. Ici aussi, tout est contrat de lecture, et l'acheteur de *France Dimanche*, *Closer* ou *Ici Paris*, sait que si les Unes aguicheuses lui proposent tragédie, trahison et blessures secrètes de stars et de starlettes, il est plus que probable que les pages intérieures ne dévoileront qu'une réalité moins excitante. La "tragédie" d'une chanteuse sera d'avoir égaré son Yorkshire et la "trahison" de l'amie de cœur d'une vedette éphémère de la télé-réalité ne sera fondée que sur une photo manifestement peu signifiante... Mais c'est la règle du jeu et le lecteur la connaît : « Je vous raconte des histoires qui ne sont pas vraies, mais qui sont vraies tout de même... Faisons comme si... » Les arguments de vente ne se cachent d'ailleurs pas de cette invite à l'imagination plus qu'à l'info, lorsqu'ils proposent aux lecteurs de partager les joies et les peines des stars qui les font rêver.

On note également, ces dernières années, une nette tendance de certains groupes de presse à utiliser les vieilles recettes de la presse à sensation. Sexe, Sang, Scandale et Sport s'avèrent toujours efficaces pour freiner la chute de la vente du papier. Les 4S comme credo d'un sauve-qui-peut ne sauraient pourtant cacher que l'avenir du journalisme se joue heureusement dans d'autres catégories n'ayant pas que la seule rentabilité comme balise cynique.

À l'inverse, certains titres de référence, haut de gamme, joueront sur une image volontairement austère : les jeux de mots et autres accroches y constitueraient un crime de lèse-majesté. Un titre tel que le *Frankfurter Allgemeine Zeitung* restait un modèle de rigueur affichée jusque dans le graphisme d'une Une "bétonnée". Même lui n'a pu tenir le pari de cet ascétisme quelque peu passéiste. Le 5 octobre 2007, il allégeait sa maquette et accueillait la photo. Jusque-là, il n'avait fait d'exception qu'à trente-trois reprises, dont la réunification allemande de 1990, les attentats du 11 septembre 2001 ou l'élection du pape – allemand – Benoît XVI. Jusqu'à ce jour d'octobre 2007, elle avait tout misé sur des titres exclusivement informatifs et des résumés d'articles arides mais rigoureux. Pour expliquer son choix sacrilège, un des éditeurs du titre concéda que ses lecteurs appréciaient la crédibilité du titre, mais son optique devait devenir un peu plus accueillante, un peu plus en accord avec son temps : « Nous sommes toujours fiers de notre Une factuelle qui a une beauté classique. Mais il arrive un moment où la fierté se transforme en bravade ».



© Frankfurter Allgemeine, F.A.Z.-Edition.

Le choix du mot, son alliance à la photo, la construction d'un graphisme, l'équilibre de l'information et de l'accroche... Tout cela relève de la technique et non de la mécanique. On trouvera pourtant, dans la littérature, des manuels défendant une conception très persuasive des techniques d'écriture. Certains, s'appuyant sur des études de trajets du regard posé sur une page ou sur un écran (*eyetracking*), vont jusqu'à prescrire l'emplacement précis d'un mot sur la page. Sans doute efficaces en marketing ou en publicité, ces principes apparaissent bien peu adaptés à la stratégie rédactionnelle, qui ne peut se concevoir sans créativité et personnalisation de la réflexion et de l'expression.

Comme le mentionne François Richaudeau (Richaudeau, 1978), un texte efficace est un texte qui permet une lecture efficace, c'est-à-dire qui permettra au lecteur d'être enrichi d'une information nouvelle. La lecture des médias d'information ne relève en rien de la lecture obligatoire.

Roland Barthes décrit ce processus en s'interrogeant sur nos usages du texte littéraire. « Nous lisons un texte (de plaisir) comme une mouche vole dans le volume d'une chambre : par des coudes brusques, faussement définitifs, affairés et inutiles » (Barthes, 1973, 52)

### Comme un spectateur de cabaret...

« Pourtant le récit le plus classique (un roman de Zola, de Balzac, de Dickens, de Tolstoï) porte en lui une sorte de tmèse affaiblie : nous ne lisons pas tout avec la même intensité de lecture ; un rythme s'établit, désinvolte, peu respectueux à l'égard de l'intégrité du *texte* ; l'avidité même de la connaissance nous entraîne à survoler ou à enjamber certains passages (pressentis "ennuyeux") pour retrouver au plus vite les lieux brûlants de l'anecdote (qui sont toujours ses articulations : ce qui fait avancer le dévoilement de l'énigme ou du destin) : nous sautons impunément (personne ne nous voit) les descriptions, les explications, les considérations, les conversations : nous sommes alors semblables à un spectateur de cabaret qui monterait sur la scène et hâterait le strip-tease de la danseuse, en lui ôtant prestement ses vêtements, mais dans l'ordre, c'est-à-dire : en respectant d'une part et en précipitant de l'autre les épisodes du rite (tel un prêtre qui *avalerait* sa messe). La tmèse source où figure du plaisir, met ici en regard deux bords prosaïques ; elle oppose ce qui est utile à la connaissance du secret et ce qui lui est inutile ; c'est une faille issue d'un simple principe de fonctionnalité ; elle ne se produit pas à même la structure des langages, mais seulement au moment de leur consommation ; l'auteur ne peut le prévoir : il ne peut vouloir écrire *ce qu'on ne lira pas*. Et pourtant, c'est le rythme même de ce qu'on lit et de ce qu'on ne lit pas qui fait le plaisir des grands récits : a-t-on jamais lu Proust, Balzac, *Guerre et Paix*, mot à mot ? (Bonheur de Proust : d'une lecture à l'autre, on ne saute jamais les mêmes passages). » (Barthes, 1973 : 20-22).

## 2.2. L'effet "essuie-glace"

C'est dire que, même en littérature, le lecteur n'a pas attendu Internet pour développer la technique du *scanning*. L'œil "broute" la page, comme la vache promène son appétit de pâquerette en marguerite. Tout le travail du journaliste, dans la mise en forme de l'information, consiste à amener le lecteur à s'arrêter sur son texte et à en pousser la lecture jusqu'à sa fin. Toute occasion d'école buissonnière que laissera le journaliste à son public se paiera *cash*. Un lecteur qui lève le nez du texte est un lecteur perdu : il ne reviendra que rarement à ce point de rupture et s'en ira ailleurs, distrait par d'autres entrées.

Un journal, un magazine sont aussi un tout narratif. Concevoir un chemin de fer, un déroulé, une édition ou même une page, c'est également raconter une histoire. Ceci relève de la stratégie rédactionnelle. Mais si les failles de



lisibilité se répètent, c'est la mécanique de l'essuie-glace qui se met alors en place : la main droite du lecteur accélère son mouvement de feuilletage, faisant se succéder les pages mécaniquement à une vitesse qui ne laisse plus que peu de chances de lui procurer un plaisir de lecture. Au lieu de sentir attiré, retenu par les articles, le lecteur, qui aura suspendu son attention, sera tenté de littéralement "zapper" le reste du contenu.

### 2.3. Jusqu'où suivre Flesch ?

Sans aller jusqu'à la persuasion ou la manipulation, on s'aidera donc des techniques de lisibilité pour aider le lecteur à aller au bout de l'information.

Pour le français, les formules de lisibilité les plus connues sont celles de Georges Henry (Henry, 1975) et de Gilbert De Landsheere (De Landsheere, 1963).

Mais les formules de lisibilité qui ont inspiré ces auteurs sont toutes américaines. On se réfère ainsi classiquement aux travaux de Lively et Pressey (Lively et Pressey, 1923), Washburne et Vogel (Washburne et Vogel 1926), Gray et Leary (Gray et Leary, 1935), Dale et Chall (Dale et Chall, 1948) Flesch (Flesch, 1948), Gunning (Gunning, 1952), Taylor (Taylor, 1953), Chall (Chall, 1958), Fry (Fry, 1968 et 1977).

Un certain nombre de principes sont identifiés par les approches cognitives. Ils relèvent de plusieurs domaines :

- La syntaxe : la longueur et la structure des phrases...
- La sémantique : le choix des termes...
- La typographique : le choix des polices de caractère, leur taille...
- Le graphisme : la disposition visuelle, l'usage de textes verticaux, la longueur des lignes de lecture, l'usage d'intertitres ou de mises en exergue...
- La politique photographique : le choix de la photo et le légende...

Les approches linguistiques proposent de nombreux critères. En matière de lisibilité matérielle, on peut tout d'abord suivre Nicole Fernbach (Fernbach, 1990) qui, dans le domaine de la rédaction juridique, note « qu'il faut écrire en fonction du destinataire pour être sûr qu'il comprenne et qu'il retienne le texte ». Elle définit le choix des termes adaptés et les tournures claires par quelques critères.

Selon Fernbach, il faut éviter :

- Les doubles négations ;
- Les formes compliquées et figées ;
- Les techniques de rédaction qui visent à causer des effets indirects ;
- Les textes où l'auteur suppose que le lecteur dispose d'une quantité préalable d'information, lorsque ce n'est pas le cas. (Fernbach, 1990, 8-9)

En matière de choix des mots et de structures de phrases, Fernbach incite également à éviter :

- Les phrases trop longues ;
- L'abus de substantifs (articles, pronoms démonstratifs, possessifs, etc.), de mots trop longs ou de synonymes ;
- Le phénomène d'écran linguistique : les mots ou groupes de mots placés entre deux mots qui devraient être juxtaposés. On entend par là les appositions ou les incises ;
- La dépersonnalisation ;
- La distanciation qui consiste en l'éloignement des référents (Fernbach, 1990, 9).

Parmi beaucoup d'autres, Mesnager (Mesnager, 1979) démontre dans le cadre pédagogique que plus un mot est long et rare et plus il sera difficile à interpréter.

Louis Timbal-Duclaux (1984) met l'accent sur d'autres facteurs nuisant à la lisibilité. Il faut éviter, dit-il, les mots abstraits et les génitifs qui se succèdent en cascade (de...de...de...). Il convient également d'éviter la monotonie des structures et de varier les constructions pour mettre en relief les mots-clefs, les mots porteurs de sens.

Timbal-Duclaux insiste aussi sur l'intérêt des phrases prédictives, dont le début fait attendre une suite. Comme beaucoup d'autres, il préfère les verbes conjugués à la voix active aux verbes conjugués à la voix passive, qui favorisent un style impersonnel. Pour personnaliser son texte, on a également intérêt à utiliser des sujets réels.

Timbal-Duclaux résume ses observations en quelques principes pragmatiques (Timbal-Duclaux, 1985, 16).

Il faut éviter :

- Les phrases longues et complexes ;
- Les tournures passives ;
- L'abstraction continue ;
- L'abus des adjectifs, des adverbes et des noms ;
- Le vocabulaire inutilement technique et non expliqué.

Il faut utiliser :

- Des phrases courtes ;
- Une ponctuation fréquente ;
- Un vocabulaire simple.

Le thermomètre le plus courant de cette lisibilité est la fameuse formule de Rudolf Flesch. Dans sa version simplifiée, pour une tranche de 100 mots

consécutifs, choisie au hasard dans un texte, on comptabilise un point dans les six cas suivants :

- pour chaque majuscule ;
- pour chaque mot du texte souligné par un caractère gras ou italique ;
- pour tous les nombres écrits en chiffres (pas en lettres) ;
- pour tous les signes de ponctuation, sauf les virgules, les traits d'union et le point quand il sert à abrégé un mot ;
- pour tous les symboles courants du type \$, €, %, etc. ;
- à chaque fin d'alinéa.

Le chiffre total obtenu en additionnant tous les points est l'indice de lisibilité. Flesch propose une typologie de ces indices de lisibilité, correspondant à des styles de textes :

SCORE	STYLE DE TEXTE
0 à 20 points	Soutenu, noble, guindé, académique
21 à 25 points	Moyen, courant
26 à 30 points	Assez lisible, accessible au grand public
31 à 35 points	Grand public
Plus de 35 points	Très grand public

## 2.4. Le test du souffle

Cette approche demande pourtant une adaptation à l'écriture journalistique. On peut ainsi admettre que la majuscule indique soit un nom propre, soit un début de phrase. Plus on relèvera une grande densité de majuscules et plus on aura donc de phrases courtes, lisibles. Il en ira de même pour les signes de ponctuation qui donnent du rythme à la lecture. L'écriture journalistique condamnera par contre le point-virgule.

De même, on peut admettre que les nombres apportent variété et précision. On notera cependant qu'en écriture journalistique, on préférera écrire les petits nombres en toutes lettres : « cinq, douze, vingt... ». Lorsque le nombre est trop long à écrire et à déchiffrer, on optera pour une écriture en chiffres : « 5 500 manifestants selon les organisateurs, ... ».

L'application des observations de Flesch incite également souvent à l'utilisation des signes de ponctuation. Ces derniers, à l'exception des virgules, traits d'union et points, sont censés apporter du rythme au texte. L'écriture journalistique s'est appropriée cette règle en donnant davantage priorité au principe de la phrase

courte. Partout où cela sera possible, on réduira la longueur de la phrase et l'on privilégiera des structures de phrase simples : verbe – sujet – complément.

« Un sujet, un verbe, un complément ! Pour ajouter un adjectif, il vous faudra ma permission » aurait dit Hubert Beuve-Méry, le mythique fondateur du *Monde*. L'anecdote est plaisante, mais sa paternité est contestée. Pour les Anglais, ce serait John Walter, le fondateur du *Times*, qui en serait l'auteur.

Qu'importe. L'essentiel est de retenir l'impératif de concision. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, en journalisme, il n'est pas difficile de "faire long". Toute rédaction possède son "pisse-copie" capable de "tirer à la ligne" plus vite que son ombre. Mais la véritable difficulté consiste à donner l'information en un espace compté.

Ce défi-là est quotidien. Il se cache dans chaque phrase. Dans la tradition anglo-saxonne, on le résume même en un commandement, lui-même laconique : « Une phrase, une info ! Une info, une phrase ! » L'intention est ambitieuse. Il faut sans doute la conserver à titre de boussole permettant uniquement de garder le cap. Une application trop mécanique ne manquerait évidemment pas de produire une espèce de style télégraphique, devant davantage au fracas infernal et monotone d'un train lancé sur ses rails, qu'à la musique des mots. On veillera pourtant à ne pas se prendre les pieds dans des structures de phrases noyées de subordonnées. Là où l'envie de complément d'information se traduira par les « qui, que, dont, où, à propos desquels... », on se posera systématiquement la question de la césure : ne peut-on faire deux phrases ?

La longueur de la phrase est-elle codifiée ? Pour les anxieux, Line Ross (Ross, 2005, 137) propose une norme : « Dans un journal grand public, une vingtaine de mots. Pour un public très scolarisé, 25, 30 mots »... Hors de ce quota, il peut pourtant y avoir un salut. Tout est question de style et de rythme. Lorsqu'il s'agira d'ambiance, par exemple, on imaginera difficilement faire ressentir au lecteur la plénitude du silence d'un sommet alpestre par une salve de petites phrases nerveuses... Comme un match de boxe ne pourra se commenter en interminables périodes copiées dans les œuvres de Charles de Gaulle... Dans une interview, on pourra, par exemple, varier la longueur des phrases pour rendre compte de la variation du rythme d'une conversation... Il n'en reste pas moins que l'écriture informative se doit d'être concise.

Le point-virgule a pour fonction grammaticale de séparer des parties d'une phrase, déjà scindée par des virgules. Elle peut aussi séparer deux phrases complètes, unies par un lien logique. Dans les deux cas, le principe de la phrase courte conduit à ne presque jamais utiliser le point-virgule.

De même, on évitera les tirets marquant une incise. Celle-ci implique, en effet, une rupture dans la structure de la phrase. Lorsque, malgré tout, on souhaitera en introduire une, on la fera la plus brève possible.

C'est une question de mémoire. Et nous en avons peu. Une célèbre étude (Katz, Adoni, Parness, 1977, 231) a démontré notre faible capacité de rétention d'informations, y compris lorsqu'elles sont formulées de manière à retenir notre attention. Une heure après avoir regardé un journal télévisé, 21 % des téléspectateurs ne se souviennent plus spontanément d'aucun des sujets. Seulement 20 % parviennent à en citer quatre au maximum. D'un journal télévisé regardé en conditions normales, nous ne retenons, en moyenne, que deux sujets sur quinze... C'est dire que nombreux sont ceux qui restent au bord de l'autoroute de l'information. Ce qu'on appelle notre « mémoire à court terme » est très limitée. Lorsqu'on nous propose une série d'éléments à mémoriser, nous ne sommes capables de n'en restituer immédiatement que sept à huit. Cette capacité est appelée « empan ».

Pionnier de ces approches, Hermann Ebbinghaus (Ebbinghaus, 1885) estime que cet empan est de sept syllabes au maximum, lorsqu'elles sont disposées dans une séquence non signifiante. Cet empan augmente lorsqu'il s'agit de séquences signifiantes. Mais il demeure très limité. Sans approfondir ces approches, on comprend aisément que la construction de phrases demandant au lecteur de se souvenir d'un élément qu'il a lu préalablement, mais dont on l'a distrait par d'autres informations, pose problème.

Les parenthèses semblent faussement utiles en écriture journalistique. Elles donnent l'impression de pouvoir servir la précision. Ce qui est parfois le cas. Mais elles allongent surtout la phrase, nuisant ainsi à la lisibilité. Les parenthèses jouent aussi le même rôle de frein de lecture que l'incise.

Les parenthèses ont pourtant une utilité évidente lorsqu'il s'agit d'expliquer un acronyme. S'il est inutile de préciser ce que signifie O.N.U. ou H.L.M., il n'en va pas de même lorsqu'on a à parler de l'I.R.M. Le lecteur n'est pas censé savoir qu'on désigne ainsi l'Imagerie par Résonance Magnétique. L'éclaircissement est d'autant plus nécessaire que, dans ce cas, l'I.R.M. peut aussi désigner l'Institut Royal Météorologique de Belgique, ou encore Idéale Résidence Mobile, un constructeur français de mobil-homes... De quoi provoquer quelques quiproquos plus ou moins cocasses ! De quoi, aussi, louper complètement l'info. On peut évidemment recourir aux parenthèses pour dissiper le malentendu. Mais il est plus lisible d'utiliser la périphrase. De manière fluide, elle permettra de comprendre de quel IRM on parle : « L'IRM ouvre ses portes à ceux qui veulent savoir comment on nous prédit le temps. L'Institut Royal Météorologique proposera toute une série d'animations... » Précision faite, on n'utilisera plus cette longue mention de « l'Institut Royal Météorologique » très consommatrice de signes. Le code étant établi, on pourra se permettre de ne plus parler que de l'IRM.

En écriture journalistique, c'est le test, très peu objectif, « du souffle » qui servira d'indicateur de la lisibilité. Pour un débutant, lire son texte à haute voix permet de vérifier qu'il est possible, ou non, de le dire comme on le

ferait en radio, sans devoir reprendre son souffle en plein milieu d'une phrase. Très intuitif, ce test se révèle pourtant souvent très efficace. Il permet de repérer les périodes qui nécessitent une césure. Avec un peu d'habitude, cette lecture orale se transformera rapidement en une lecture mentale attentive à ce test du souffle.

En matière de ponctuation, on notera encore que les marques d'interrogation et d'interjection sont considérées comme des facteurs positifs de lisibilité. Les points d'interrogation et d'exclamation, les points de suspension peuvent jouer le rôle d'indicateurs de dialogues. On veillera néanmoins à ne pas abuser du procédé, particulièrement dans la titraille, comme on le verra plus loin.

### 2.5. L'œil qui broute et le nez dans la page

Les applications normatives des principes hérités de Flesch se déclinent dans de nombreux champs. En marketing particulièrement, comme on l'a déjà noté, on a vu se développer une littérature prompte à faire la promotion d'une écriture "efficace"... Renforcée par le caractère apparemment scientifique des études du trajet du regard, cette approche mécaniciste ignore naturellement la complexité des processus cognitifs.

Au-delà de cette croyance en une écriture fonctionnaliste, il est un autre principe promu par les tenants d'une écriture normative : la mise en exergue des arguments par des artifices graphiques. Souligner les mots importants, numéroter les arguments relève d'une logique d'écriture commerciale, pédagogique ou administrative. En écriture journalistique, on ne méprisera pas les puces, les infographies et les mises en exergue. Mais on privilégiera avant tout le modèle de la narration. On s'efforcera de plonger le lecteur dans l'univers de l'article et de le conserver jusqu'à son terme. De même que les analystes du cinéma parlent "d'état spectatorial", on visera "l'état lectoriel". On cherchera à plonger le lecteur dans le texte et dans l'oubli de sa posture de lecture. On verra que la structure du texte, en se coulant dans la forme du récit, y contribue largement. La lisibilité est, de même, une composante essentielle de cet investissement du lecteur.

Si l'accroche consiste à arrêter cet œil, qui "broute" la page comme une vache promène nonchalamment son appétit d'une pâquerette à l'autre, sur l'article, il importe également de conserver son avantage. Le lecteur accroché doit devenir un lecteur investi. Sa tendance naturelle est malheureusement à la versatilité. Comme le montrent les études de lisibilité, l'attention du lecteur ne demande qu'à être distraite. On cherchera donc à éviter le syndrome de "la tête qui se relève". Celui qui interrompt sa lecture d'un article de journal y revient rarement. Il partira, le nez au vent, à la recherche d'une autre accroche ou, pire, il laissera tomber son journal ou son magazine. Les numérotations et les mises en exergue graphiques rompent la logique du

récit. Tout en soulignant l'importance d'un élément, elles désignent l'écrivain qui signale à son lecteur la valeur de ces éléments. Ce sont des marques d'une énonciation se dévoilant elle-même : le journaliste sort des coulisses, monte sur scène et indique au public que ce qu'il va mettre en scène est particulièrement intéressant. Cette rupture offre l'occasion au lecteur de "lever le nez". On n'aura donc recours aux numérotations que de manière réfléchie. On les évitera dans la rédaction courante des articles de compte rendu, des interviews, des ambiances et des reportages... Seul le genre du billet d'éclairage pourra trouver son compte à cet usage, parce qu'il vise à donner une explicitation technique d'une information.

Le graphisme, par contre, pourra trouver un intérêt à la numérotation, comme à la mise en exergue de mots. Dans la technique du découpage d'une information, la presse magazine pratique depuis longtemps cette technique. On insistera sur le fait que cela impose naturellement un corps de caractère nettement plus important que celui du texte. La presse quotidienne a de plus en plus souvent recours à cette mise en scène déclinée de l'information.

## 2.6. Jolie plume ou manche à balai

Un autre test de Flesch porte davantage sur l'aspect sémantique et cognitif. Pour chaque tranche de 100 mots, il accorde un point à chaque mot concret. Par "mots concrets", Flesch entend :

- Les noms de gens ;
- Les nombres et les mots signifiant des chiffres ;
- Les dates : années, saisons, jours, heures... ;
- Les mots qui désignent un sexe : vache/taureau, homme/femme... ;
- Les mots qui désignent des personnes précises : moi, tu, il, mon, votre... ;
- Les mots qui deviennent concrets par association avec l'une des catégories précédentes. Le mot « thèse », par exemple, peut ainsi devenir concret : « la thèse d'Einstein », « la deuxième thèse », « la thèse de 1905 »...

Le pourcentage total est obtenu en additionnant tous les points. Flesch établit à nouveau un classement sur la base de ce pourcentage.

Pourcentage de mots concrets	Niveau d'abstraction
0 à 20 % de mots concrets	Hautement abstrait
20 à 30 % de mots concrets	Plutôt abstrait
30 à 45 % de mots concrets	Plutôt concret
45 % et plus de mots concrets	Hautement concret

À nouveau, les formules de Flesch, comme les acquis des autres études de lisibilité, viennent nourrir la réflexion sur l'écriture journalistique, bien plus qu'elles ne la codifient. Ainsi, de l'importance des mots concrets, on retiendra surtout une grande méfiance à l'encontre des tournures et du vocabulaire intellectuels. Pour un étudiant entamant sa formation au journalisme, ce point constitue un écueil habituel. Rompu au style académique, marqué par les modèles de la dissertation ou de la rédaction, il aura naturellement tendance à rechercher le "beau mot" de vocabulaire, la formule distinctive... La précision de l'information et l'exigence de lisibilité demandent, au contraire, d'aller à l'essentiel et au concret. Même si "périple" » semble plus recherché que "voyage", c'est ce dernier qu'il conviendra d'utiliser. On notera, au passage, que "dire l'abstrait avec des mots concrets" est aussi la définition stricte de la métaphore. On préférera ainsi « Il a balayé les arguments de son adversaire » à « Il a récusé les thèses de la partie adverse ».

Dans leurs célèbres adaptations des travaux de Flesch en français, De Landsheere (De Landsheere, 1963) et Henry (Henry, 1975) indiquent également la redondance comme facteur de lisibilité. Assez facile à admettre d'un point de vue cognitif, ce principe appelle cependant quelques réserves dans son adaptation à l'écriture journalistique. On conseille classiquement d'éviter d'utiliser un même mot deux fois, dans une portion de texte réduite. En effet, lorsque le lecteur perçoit que le mot qu'il vient de lire a déjà été utilisé dans les quelques lignes qui précèdent cette occurrence, il a tendance à interrompre sa lecture et à rechercher la première occurrence. Selon la métaphore du "nez qui se lève", au-delà du souci stylistique, on donne ainsi au lecteur l'occasion d'interrompre sa lecture.

Les mêmes auteurs mettent en lumière la fréquence des verbes conjugués à la voix active comme facteur favorisant la lisibilité. Pour compléter ce principe, on notera que l'usage du passé simple est déconseillé en raison de sa capacité à mettre l'action à distance. L'écriture journalistique cherche, au contraire, à plonger le lecteur dans l'action. Tout en cherchant à présentifier son écriture, on travaillera évidemment la perspective temporelle permettant au lecteur de distinguer un "avant", un "pendant" et un "après". Les temps usuels seront donc l'indicatif présent et l'indicatif futur. Pour indiquer le passé, on choisira l'imparfait ou le passé composé. Le recours au subjonctif plus-que-parfait, prouesse des concours d'orthographe, sera proscrit. Il incarne précisément une des tentations du journaliste titillé par une vocation littéraire : « Et je fus donc journaliste ! Bigre, il s'en eut fallu de peu que je ne devinsse écrivain »... L'homme de plume ne sommeille jamais que d'un œil, même chez certains journalistes chevronnés. La tentation de "faire montre de sa maîtrise" est parfois grande et le péché journalistique est proche. Lorsqu'il se pavane ainsi, le journaliste n'écrit plus que pour lui-même et non "pour son lecteur".

Cette envie de montrer sa belle maîtrise de la langue française engendre souvent l'utilisation de mots rares, vieilliss, dont l'auteur pense qu'ils valorisent



son style. « Diantre », « dirimant », « apologétique »... L'Académie applaudit des deux mains cacochymes et le lecteur en laisse tomber son journal... Cette tendance produit souvent un style ampoulé, proche du “pompière”. Elle s'accompagne souvent de la mise en scène du journaliste, flirtant alors avec les catastrophes journalistiques : « Comme votre serviteur eut l'honneur de vous l'apprendre dans notre édition de lundi »... Si les professionnels atteints de boursoufflure orgueilleuse sont heureusement rares, il faut noter que ce qui est un grave défaut, dans l'écriture de compte rendu, peut parfois trouver place dans les genres subjectifs. L'éditorialiste peut ainsi parfois se forger un style personnel... Le risque “d'obsolescence” guette... Mais on préférera écrire que son style est “démodé”, voire “ringard”. L'illusion de la jolie plume conduit parfois à écrire avec un manche à balai.

## 2.7. Les doigts dans les charnières

Parmi les éléments relevant davantage du style que de la lisibilité, une des difficultés du débutant consiste souvent à se défaire de l'habitude de la structuration logique du texte par de nombreux adverbes. Directement inspiré par la mécanique démonstrative de la dissertation, cet usage s'avère souvent faussement rassurant lors des premiers pas en écriture journalistique. Les « cependant » et les « néanmoins » sont les stars de ce tic d'écriture. Ce sont les charnières logiques dans lesquelles la lisibilité se prend souvent les doigts. Bien qu'il ne s'agisse pas non plus d'exclure systématiquement ces mots de l'écriture journalistique, il est important d'en dépouiller son style, de manière drastique au début d'un apprentissage.

## 2.8. Rigueur et dépouillement

Comme pour la structure de la phrase (sujet – verbe – complément), on pourrait penser que ces choix entraînent une écriture radicalement appauvrie. On ne peut comprendre cet écrémage que si, d'une part, l'on se rappelle que l'écriture journalistique n'est pas l'écriture littéraire.

D'autre part, l'écriture lisible ne doit être conçue que comme l'outil de base du journaliste. Elle trouve son application première dans une transmission fonctionnelle de l'information, telle que la dépêche l'incarne. Dans un modèle hérité du télégraphe, et repris par les théories fonctionnalistes de la communication, il s'agit de faire passer l'information, de la manière la plus fiable et précise possible, d'un émetteur à un récepteur. On dépouille donc le message de tous ces éléments non signifiants, de tous ses « bruits » potentiels. En termes de genres journalistiques, tels qu'ils seront détaillés plus avant dans cet ouvrage, c'est le compte rendu, la dépêche d'agence, la synthèse de dépêches ou encore la brève qui devront, par leur fonction, recourir à une écriture particulièrement lisible. D'un point de vue de formation, le travail sur la lisibilité constitue un passage obligé. Ce sont les gammes du journaliste. Mais c'est également l'étalon de sa valeur. Après de longues

et brillantes années de carrière, même en étant rompu aux techniques de l'écriture la plus subjective et souvent la plus valorisante, que constituent les éditos, les humeurs, les reportages... c'est à la capacité de rédiger une brève qu'on évalue la qualité intrinsèque d'un journaliste. Ce sera souvent le banc d'essai du stagiaire fraîchement débarqué en rédaction. S'il commet de longues phrases, aux structures alambiquées, truffées de mots savants, d'impressions et de commentaires personnels, troussées au subjonctif plus-que-parfait... il aura peu de chance de pouvoir montrer ce qu'il vaut sur le terrain. Et la réalité de la vie des rédactions ne laisse aujourd'hui plus beaucoup de temps aux professionnels pour enseigner les fondamentaux.

### 2.9. Tics, anacoluthes et petits crimes grammaticaux

Même le journaliste expérimenté est régulièrement victime de tics d'écriture. Petits mots récurrents, incrustés dans nos habitudes du moment ou de toujours, expressions à la mode mais déjà démodées, fausses trouvailles dont on a beaucoup de difficultés à reconnaître les limites... Tout communicateur est, un jour ou l'autre, gagné par l'usage inconscient d'expressions rebelles, qui demandent beaucoup d'attention lorsqu'on veut s'en débarrasser. Qui ne s'est pas surpris, au détour d'un exposé ou d'une conversation, à utiliser la locution « pour le coup » à tous ses coins de phrases ? Le « pour le coup » d'aujourd'hui sera sans doute remplacé, demain, par un « Je dirais » ou un « Tout à fait » récalcitrant... Chacun a ses petits cauchemars. Encore faut-il les repérer. En écrit, il faudra les éliminer sans pitié au moment de la relecture.

L'anacoluthie désigne une rupture dans la construction d'une phrase. Félix Leclerc en fournit un bel exemple dans une de ses chansons les plus connues : « Moi, mes souliers ont beaucoup voyagé ». Il n'y a pas de lien fonctionnel entre « moi » et le reste de la phrase. Il est évident que l'anacoluthie peut servir un effet volontaire. Ainsi Pascal, lorsqu'il écrit « Le nez de Cléopâtre : s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé », a-t-il sans doute pesé sa construction... En écriture journalistique, c'est bien moins souvent la recherche d'un effet que le manque de temps qui produit des ruptures, parfois catastrophiques : « L'assemblée a longuement applaudi le maire, tenant fermement la vache primée, qui n'a pu cacher son émotion », « Prenant la route le 1<sup>er</sup> août, Bison futé conseille aux automobilistes de retarder leur départ »... La collision en chaîne peut parfois faire rire.

Le lecteur est distrait, versatile. Mais il est aussi intraitable. Chaque rédaction connaît ses abonnés champions d'orthographe, fanatiques de la grammaire, toujours prompts à écrire au rédacteur en chef pour stigmatiser les journalistes analphabètes. En entreprise de presse, les correcteurs, autres qu'automatiques, sont devenus rares. La correction de langue signifie pourtant la rigueur, valeur essentielle de l'information. La presse de référence est loin d'être la seule à être concernée par cette attente d'une part du lectorat. On constate le phénomène

dans la presse populaire, comme en locale. La rigueur de l'orthographe et de la syntaxe a un effet évident sur la crédibilité d'un journal ou d'un magazine.

Il revient au journaliste de vérifier son texte et de s'appuyer sur les ouvrages de référence, en cas de doute. Sans jouer au « Ne dites pas... Mais Dites » et sans aucune ambition d'exhaustivité, on peut épingler quelques fautes particulièrement courantes et facilement évitables. Presque tous les cas répertoriés dans cette liste sont extraits du Vade-mecum réalisé par le groupe des Éditions de l'Avenir à l'attention de sa rédaction (Éditions de l'Avenir, 2007) :

Erreurs courantes	Formes correctes
Avoir difficile à (belgicisme)	Il a facile à
Éprouver des difficultés à	Il lui est facile de
Aréoport	Aéroport
Une apogée	Un apogée
Une armistice	Un armistice
Mon frère, lui aussi, n'est pas marié	Mon frère, lui non plus, n'est pas marié
S'avérer vrai, faux	Se révéler vrai, faux (s'avérer = se découvrir vrai)
Avoir à faire à quelqu'un	Avoir affaire à quelqu'un
Une balade à la guitare	Une ballade à la guitare
Une ballade en montagne	Une balade en montagne
Mettre au banc de la société	Mettre au ban de la société
Sur base de	Sur la base de
C'est là que le bas blesse	C'est là que le bât blesse
Les mesures ont bénéficié aux handicapés	Les mesures ont profité aux handicapés (ou les handicapés ont bénéficié des mesures)
Cafétaria	Cafétéria
Nul n'est sensé ignorer la loi	Nul n'est censé ignorer la loi
Commémorer un anniversaire, la mémoire de	Célébrer un anniversaire, la mémoire de (On commémore une naissance, une mort, une victoire)
En définitif	En définitive
Dilemne	Dilemme
Éclairer un problème	Éclaircir un problème
Entierté	Totalité, ensemble
Un espèce d'analphabète	Une espèce d'analphabète
Etc...	Etc.
Il chante excessivement bien	Il chante extrêmement bien
Se fâcher sur quelqu'un	Se fâcher contre quelqu'un

Erreurs courantes	Formes correctes
De toutes façons	De toute façon
Ne pas faire long feu (ne pas échouer)	Faire long feu (échouer)
Elle s'est faite fort de	Elle s'est fait fort de
Frustre	Fruste
Cet handicapé	Ce handicapé (« h » aspiré)
Huis-clos	Huis clos
Infractus	Infarctus
Jusque là	Jusque-là
Pallier aux insuffisances	Pallier les insuffisances
Des ennuis pécuniers	Des ennuis pécuniaires
Pèlerin, pèlerinage	Pèlerin, pèlerinage
L'administration pénitencière	L'administration pénitentiaire
La voiture a percuté l'arbre	La voiture a percuté contre l'arbre
Elle s'est permise d'agir à sa guise	Elle s'est permis d'agir à sa guise
De mal en pire	De mal en pis
Au plan moral	Sur le plan moral
Pour ne pas que tu arrives en retard	Pour que tu n'arrives pas en retard
Présenter un examen	Se présenter à un examen
Le feu était prêt d'être circonscrit	Le feu était près d'être circonscrit
Il était près à partir	Il était prêt à partir
La situation qui prévaut en...	La situation qui règne en...
Province du Brabant wallon, du Luxembourg...	Province de Brabant wallon, de Luxembourg...
Il y avait quelques 200 spectateurs	Il y avait quelque 200 spectateurs
Quoiqu'il en soit	Quoi qu'il en soit
Rabattre les oreilles à quelqu'un	Rebattre les oreilles à quelqu'un
Je m'en rappelle	Je me le rappelle, je m'en souviens
Il a recouvert la parole	Il a recouvré la parole
Réempoissonner	Rempoissonner
Réouvrir	Rouvrir (mais réouverture)
Le problème ressort de sa compétence	Le problème ressortit à sa compétence
Rénumération	Rémunération
Il risque de réussir	Il a des chances de réussir
Rouverture	Réouverture
Scénette	Saynète
De belles soldes	De beaux soldes
Solutionner un problème	Résoudre un problème
Des dépenses somptuaires	Des dépenses excessives

Erreurs courantes	Formes correctes
Soulever un lièvre	Lever un lièvre
Il m'a stupéfait	Il m'a stupéfié
Sur le champ	Sur-le-champ
En tête-à-tête	En tête à tête
Un tête à tête	Un tête-à-tête
Opposer son veto	Mettre son veto
Repartir à zéro	Repartir de zéro

## En résumé

La lisibilité ne se conçoit, en journalisme, que dans le cadre d'un contrat de lecture respectueux du public. Il ne s'agit pas d'une technique de communication persuasive, mais bien d'offrir une information claire et compréhensible. La lisibilité n'est pas limitée au texte. Son application vise à éviter l'effet "essuie-glace" qui entraîne le lecteur dans un parcours distrait et rapide de son journal.

La précision de l'information sera toujours privilégiée à l'accroche. Mais c'est à l'équilibre de ce couple (information/accroche) qu'il faut tendre.

La lisibilité se traduit en principes d'écriture :

- des phrases brèves
- des structures de phrases simples et linéaires
- une limitation des adverbes "charnières"
- une ponctuation épurée (pas de point-virgule, ni de parenthèses)
- des termes simples et concrets
- des acronymes explicites
- des formes actives
- des temps présentifiés (absence de passé simple)...

Dans la pratique, ces principes seront adaptés aux différents genres et au style propre à chacun.

Le "test du souffle" sert d'évaluation pragmatique à la lisibilité.

### Références essentielles

- Agnès, Y., *Manuel de journalisme. Écrire pour le journal*, Paris, La Découverte, 2002.
- Antoine, F., Dumont, J.-F., Grevisse, B., Marion, Ph., Ringlet, G., *Écrire au quotidien. Pratiques du journalisme*, Bruxelles, Vie Ouvrière, 1995.
- Bège, J.-F., *Manuel de la rédaction. Les techniques journalistiques de base*, Paris, CFPJ, 2007.
- Chall, J. S., *Readability : An appraisal of research and application*, Columbus, Ohio State University Press, 1958.
- Clark, R.P., *Writing Tools. 50 Essential Strategies for Every Writer*, New York, Boston, London, Little, Brown and Company, 2006.
- Dale, E. et Chall, J. S., *A formula for predicting readability*, Columbus, Bureau of Educational Research, Ohio State University, 1948.
- De Landsheere, G., "Pour une application des tests de lisibilité de Flesch à la langue française", *Le travail humain*, XXVI, 1-2, 1963, p. 141-154.
- Ebbinghaus, H., *Über das Gedächtnis : Untersuchungen zur experimentellen Psychologie*, Leipzig, Duncker & Humblot, 1885.
- Fernbach, N., *La lisibilité dans la rédaction juridique au Québec*, Ottawa, Le Centre de promotion de la lisibilité, Centre Canadien d'information juridique, 1990.
- Flesch, R., « A new readability yardstick », *Journal of Applied Psychology*, n° 32, 1948, p. 221-233.
- Fry, E. B., « A readability formula that saves time », *Journal of Reading*, n° 2, 1968, p. 513-516.
- Fry, E. B., « Fry's readability graph : Clarification, validity and extension to level 17 », *Journal of Reading*, n° 20, 1977, p. 242-252.
- Gray, W. S., Leary, B. W., *What makes a book readable*, Chicago, University of Chicago Press, 1935.
- Gunning, R., *The technique of clear writing*, New York, McGraw-Hill, 1952.
- Henry, G., *Comment mesurer la lisibilité*, Paris, Fernand Nathan, Bruxelles, Labor, 1975.
- Hervouet, L., *Écrire pour son lecteur. Guide de l'écriture journalistique*, Lille, ESJ, 1979.
- Lively, B.A., Pressey, S.L., « A method of measuring the "Vocabulary Burden" of Textbooks », *Educational Administration and Supervision*, n° 9, octobre 1923, p. 389-398.
- Martin-Lagardette, J.-L., *Guide de l'écriture journalistique. Écrire. Informer. Convaincre*, Paris, Syros, 1994.
- Mesnager, J., « Lisibilité des textes pour enfants : un nouvel outil ? », *Communication et langages*, n° 79, 1989, p. 18-38.
- Richaudeau, F., « Le texte le plus efficace que je connaisse... qu'est-ce qu'un texte efficace ? », *Communication et langages*, n° 37, 1<sup>er</sup> trimestre 1978, p. 6-26.
- Ross, L., *L'écriture de presse. L'art d'informer*, 2<sup>e</sup> éd., Montréal, Gaëtan Morin, (1990) 2005.

Ruffin, F., *Les petits soldats du journalisme*, Paris, Les Arènes, 2003.

Taylor, W. L., « Cloze procedure: A new tool for measuring readability », *Journalism Quarterly*, n° 30, 1953, p. 415-433.

Timbal-Duclaux, L., « La transparence du texte : pour mesurer sa lisibilité », *Communication et langages*, n° 59, 1984, p. 9-20.

Timbal-Duclaux, L., « Textes “inlisable” et lisible », *Communication et langages*, n° 66, 1985, p. 13-31.

### **Poynter Institute**

<http://www.poynter.org/>

Importante ressource du Poynter Institute, école de journalisme pour étudiants, journalistes et enseignants.

### **Stanford Poynter Projetc**

<http://www.poynterextra.org/et/i.htm>

Stanford Poynter Projetc : étude d'eyetracking publiée en mai 2000.







# TABLE DES MATIÈRES

**Introduction** ..... 7

1. Et un manuel ! Un de plus... ..... 7  
2. Ni Google News, ni Lamartine..... 10

## CHAPITRE 1

**LES RÈGLES DU JEU**..... 15

1. Le contrat de confiance : multiple et transparent ..... 16  
2. La lisibilité : faire ses gammes..... 18  
    2.1 *Le couple magique : informer et accrocher* ..... 19  
    2.2 *L'effet "essuie-glace"* ..... 22  
    2.3 *Jusqu'où suivre Flesch ?* ..... 23  
    2.4 *Le test du souffle* ..... 25  
    2.5 *L'œil qui broute et le nez dans la page* ..... 28  
    2.6 *Jolie plume ou manche à balai* ..... 29  
    2.7 *Les doigts dans les charnières* ..... 31  
    2.8 *Rigueur et dépouillement*..... 31  
    2.9 *Tics, anacoluthes et petits crimes grammaticaux* ..... 32

## CHAPITRE 2

**LA SÉLECTION DE L'INFORMATION**..... 39

1. L'embarras du choix..... 40  
    1.1 *Sources entrantes et sortantes*..... 40  
    1.2 *Religion des W et vérité*..... 41  
    1.3 *Des principes codifiés*..... 43  
    1.4 *Un doute méthodique* ..... 44  
    1.5 *Clarifier les sources*..... 45  
    1.6 *Faits et commentaires* ..... 47

1.7 Méthodes loyales .....	47
1.8 Ni béotien, ni Pic de la Mirandole .....	48
1.9 En toute équité.....	49
1.10 Recouper.....	50
2. Les critères de sélection .....	51
3. Les limites de la méthode.....	53

## CHAPITRE 3

### LA STRATÉGIE RÉDACTIONNELLE..... 57

1. Il faut sauver le soldat de l'info .....	58
1.1 L'info d'abord.....	58
1.2 Qui suis-je ? .....	59
1.3 Trouver son rythme .....	60
1.4 À la verticale, à l'horizontale.....	61
2. Lisibilité de l'écriture .....	62
3. L'édition .....	63
3.1 Le titre .....	64
3.2 Les techniques d'accroche .....	68
3.3 La titraille .....	73
3.4 La photo.....	75
3.5 La légende.....	78
3.6 La structure du texte.....	83
3.7 Un diamant qui vaut de l'or .....	89
3.8 Le découpage.....	91
3.9 Rythmer, créer et surprendre .....	92
4. Gérer sa stratégie rédactionnelle.....	98

## CHAPITRE 4

### DE BONS TONS OU DE BONS GENRES ? ..... 101

1. Le journaliste transparent ou les genres "objectivants" .....	104
1.1 La dépêche d'agence.....	105
1.2 La nouvelle.....	111
1.3 La brève.....	112
1.4 La synthèse de dépêches.....	113
1.5 Communiqué, conférence et dossier... de presse .....	113
1.6 Le compte rendu.....	116
1.7 Billet d'éclairage, analyse, dossier et enquête .....	117

2. À plume et à patte : rapporter, avec style.....	120
2.1 <i>L'interview</i> .....	121
2.2 <i>Tirer le portrait, à chaud ou à froid</i> .....	140
2.3 <i>L'ambiance</i> .....	148
2.4 <i>Le reportage</i> .....	152
3. Écrire au “Je”.....	162
3.1 <i>L'éditorial</i> .....	162
3.2 <i>La chronique ou la théorie des “je”</i> .....	168
3.3 <i>Le dessin de presse</i> .....	170
3.4 <i>La chronique judiciaire</i> .....	171
3.5 <i>Le billet et l'humeur</i> .....	173
3.6 <i>L'écho</i> .....	176
3.7 <i>La critique</i> .....	177

## CHAPITRE 5

### L'ÉCRITURE INTERACTIVE..... 189

1. Le courrier des lecteurs.....	190
2. L'écriture multimédia.....	190
2.1 <i>Les liens</i> .....	199
2.2 <i>L'image et le son</i> .....	200
2.3 <i>Dynamique et interactivité</i> .....	202
2.4 <i>Une lecture individualisée</i> .....	202
2.5 <i>Une stratégie intégrée</i> .....	203
2.6 <i>Le référencement</i> .....	205

## CHAPITRE 6

### LE JOURNALISME NARRATIF..... 211

1. Un journalisme plus new que new.....	212
1.1 <i>Le New New Journalism</i> .....	213
1.2 <i>La “Nieman Foundation” et le rôle social du journalisme narratif</i> .....	216
2. Le journalisme narratif comme stratégie rédactionnelle.....	221
2.1 <i>Une écriture responsable</i> .....	222
2.2 <i>Encore et toujours réinventer le journalisme</i> .....	224
2.3 <i>Le storytelling nous raconte-t-il des histoires ?</i> .....	226
2.4 <i>Un modèle révolu</i> .....	234

<b>Bibliographie</b> .....	241
<b>Webographie</b> .....	247
<b>Index des notions</b> .....	251
<b>Glossaire</b> .....	253



# Écritures journalistiques



Manuel de cours de **pratique de presse écrite**, *Écritures journalistiques* conduit à la maîtrise des techniques fondamentales de la **recherche** et du **traitement de l'information**.

Au-delà de cet apprentissage, il détaille les techniques les plus récentes d'**adaptation de l'écriture aux nouveaux défis des entreprises de presse**, selon trois axes :

- la **stratégie rédactionnelle**, qui envisage l'écriture en tant que technique individuelle et collective, sous l'angle de l'adéquation d'un produit de presse à son public ;
- le **journalisme multimédia**, qui impose une nouvelle conception de l'écriture de presse privilégiant la mise en valeur de l'information ;
- le **journalisme narratif**, qui permet de concevoir un rapport à un lecteur autonome, de s'affranchir d'un journalisme formaté et de poser la question de la responsabilité sociale de l'information.

Élaboré dans le cadre de l'enseignement du journalisme et alimenté par de nombreuses interventions de formation continuée en rédactions, ce manuel peut se lire à plusieurs niveaux. Il offre un **parcours pédagogique progressif** adapté aux futurs journalistes, et donne des **clefs d'amélioration de la pratique professionnelle quotidienne**, dans un contexte très mouvant. Il permet aussi aux simples curieux de comprendre le mode de fonctionnement de la presse.

**Benoît Grevisse** est docteur en communication et professeur à l'Université catholique de Louvain (Belgique), où il dirige l'École de Journalisme de Louvain. Il est membre de l'Observatoire du Récit Médiatique. Ses activités de recherche sont essentiellement structurées autour de deux champs : les identités professionnelles et les pratiques des journalistes, ainsi que la déontologie et l'éthique. Il enseigne également la déontologie à l'Université de Neuchâtel (Académie du journalisme et des médias) et collabore à la Maîtrise universitaire interdisciplinaire en Sciences de la communication et des médias de l'Université de Genève (Suisse). Il intervient régulièrement en entreprises de presse dans le cadre d'audits et conseils, comme en formation continuée de journalistes.

**Cet ouvrage s'adresse aux étudiants et enseignants en journalisme.**



<http://noto.deboeck.com> : la version numérique de votre ouvrage

- 24h/24, 7 jours/7
- Offline ou online, enregistrement synchronisé
- Sur PC et tablette
- Personnalisation et partage



ECRJOUGR  
ISBN 978-2-8041-8533-6  
[www.deboeck.com](http://www.deboeck.com)

Dans le cadre du nouveau Système Européen de Transfert de Crédits (E.C.T.S.), ce manuel couvre en France le niveau:  
Licence 1-2-3, Master 1-2.  
En Belgique: Licence 1-2-3, Master 1-2  
En Suisse: Licence 1-2-3, Master 1-2  
Au Canada: Licence 1-2-3, Master 1-2

**L** 1-2-3

**M** 1-2

**D**